

La visite de l'huissier

Stéphane Chénier

Numéro 66, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4853ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chénier, S. (2004). La visite de l'huissier. *Brèves littéraires*, (66), 83–87.

STÉPHANE CHÉNIER

La visite de l'huissier

Il faisait gris dans le parc Lafontaine. J'étais certain qu'il pleuvrait, mais ça ne me dérangeait pas, le match était terminé. Je sortais du terrain de base-ball où je venais de frapper trois circuits. Dans mes douze ans de vie, c'était la première fois que ça m'arrivait. Incroyable ! Trois coups de circuit dans le même match. Mon entraîneur était impressionné. J'en ai pleuré de fierté.

Ah ! Que je respirais bien ! Je marchais sur la rue Sherbrooke, poussé par des mains invisibles. Le soleil me parlait directement du ciel : « Tu seras une étoile, oui, une étoile. » J'avais hâte de tout raconter à ma mère ; celle qui m'encourageait à me dépasser, ma plus fidèle supporteure, la personne sans qui il était illusoire d'avoir des rêves, la personne la plus forte au monde, celle qui s'était battue toute sa vie, qui n'avait pas besoin d'homme, celle qui n'avait peur de rien.

Je m'attendais à la voir lever les bras au ciel en me félicitant. Tout de suite, elle courrait à la cuisine me préparer mon plat préféré : du macaroni à la viande. Laisant les chaudrons sur le poêle, sans hésitation elle me couvrirait de baisers à m'étouffer. Elle m'aime, ma mère. Mais je l'aurais repoussée, j'aurais

détourné la tête et j'aurais craché par terre comme un homme. J'aurais aimé lui dire : « Vois, admire celui qui t'amènera voyager autour du monde, élève sur un piédestal celui qui te sortira de la misère du Centre-Sud, de la laideur de ce coin de Montréal. »

Tous les passants étaient beaux autour de moi. J'avais envie de leur sauter dans les bras. Je me rappelle qu'une personne aux doigts couverts de bagues en or me dépassait en se pinçant le nez comme si je puais. Je m'en foutais un peu. Je me disais : « Prochainement, vous me considérerez comme l'un des vôtres. » Et je rajoutais : « Vous me convierez avec tous les honneurs à vos soirées. À moi BMW et Porsche. » Je me construisais plein d'histoires, plein de rêves. Personne n'aurait pu me faire changer d'avis : dans pas grand temps, je ne serais jamais plus dans la misère. Je repensais aux pauvres, ça m'écœurerait. Ce ne sont que des minables, que je me disais. Continuez sans moi à prendre l'autobus dans vos guenilles achetées à rabais. Dans la vie, quand on veut, on peut s'en sortir. Que les *losers* pensent le contraire. Ça allait à fond de train dans ma tête. Je voulais savoir si dans ma joie je pouvais succomber à la déprime. Je me suis efforcé de penser à quelque chose de triste. J'ai revu le visage de mon ex-meilleur ami, Beudin, qui pleurait. Un huissier venait de saisir les meubles de ses parents. Je le revoyais par terre prenant sa mère dans ses bras, lui caressant les cheveux, l'aidant à se relever. La semaine d'après, la famille Beudin déménageait : elle ne pouvait plus payer son loyer. Je les revoyais partir avec leurs cossins, sans oser regarder personne dans les yeux, sans dire bonjour à personne. Pendant ce temps, leur

chat tout maigre miaulait à s'assécher le cœur. Sa cage était coincée entre deux boîtes de carton. Les voisins, les mains dans les poches ou les bras croisés sur leur grosse bedaine, les regardaient s'en aller. Quand le camion de déménagement s'est éloigné, les voisins sont rentrés en regardant par terre. J'essayais d'être triste, mais rien ne venait, pas une goutte. Les Beaudin dans le trouble. Pas une goutte ne me coulait des yeux : « Ha ! Ha ! pauvres pleurnichards de mes deux. Braillards de sous-développés. » Rien n'avait d'emprise sur moi. J'étais le grand, l'unique Richard Lalumière ! Le futur Babe Ruth québécois ! Ma famille n'avait plus rien à craindre. Notre avenir maintenant était assuré : « Maman ! Fini le frottage de casseroles. Je sais que tu haïs ça. Nous aurons une bonne. Maman, je t'aime tellement. Pour toi, terminé les hôpitaux de pauvres. Tu auras les meilleurs docteurs. Arrière, infâmes ! Lancelot Lalumière est là ! Je suis là pour te protéger, maman, pour changer ta vie. »

Je descendais la rue Dorion. Je me suis arrêté au milieu de la côte, devant notre porte. Le temps de vaches maigres à vivre en bas de Sherbrooke tirait à sa fin. Fini la pauvreté, nous aussi, nous vivrons en haut de la rue Sherbrooke, j'en étais certain : « Ah ! comme je t'aime, maman. Tu verras, tu seras fière de ton fils ! »

J'ai poussé la porte en preux chevalier. La poignée s'est écrasée contre le mur. « Maman, j'ai cogné trois circuits ! » J'ai déposé mon bâton de base-ball. J'étais un vrai prince. Je deviendrais le roi de tous les stades américains. Après mon récent exploit, mes amis ne

me regarderont plus de la même manière. À l'école, tout le monde en parlera. Fini d'endurer les nez en l'air, j'étais beaucoup plus grand qu'eux maintenant et jusqu'à la fin des temps. J'y croyais comme en la force de Babe Ruth. J'attendais que ma mère coure me serrer contre elle, je savourais ce fantasme intensément, les yeux fermés. Je le savourais jusqu'à la dernière goutte. J'ai ouvert les yeux.

Ma mère pleurait. Ses larmes suivaient la dénivellation de notre plancher et allaient mourir sur les quarts-de-rond. À travers ses sanglots, elle hurlait et suppliait. Mes genoux ont fléchi. J'étais à la veille de m'écrouler. Ma mère se cramponnait à la jambe d'un homme. Un homme raide, à l'allure froide. Il essayait de toutes ses forces de ramener sa jambe vers lui. Bel habit. Papiers et crayon au bout des bras. Je me suis souvenu de la description de mon ami, de mon grand ami Beudin. C'était un huissier. Une crapule. Un détrousseur de pauvres. Le bonhomme sept heures de Brault & Martineau. Il foutait à ma mère des petits coups de pied pour qu'elle lâche prise : « Lâchez-moi ! Je ne fais que mon travail, Madame. » Ma mère s'y cramponnait fermement : « Vous auriez dû payer, c'est tout. » Elle ne voulait vraiment pas le lâcher. Elle pleurait en s'essuyant les larmes sur le pantalon de l'huissier. Elle lui caressait pratiquement la jambe. J'étais humilié. Pourquoi me faisait-elle cela ? Si j'avais eu un père, il lui aurait tranché les couilles. Il regardait ma mère comme si elle était une moins que rien. Il la regardait de toute sa hauteur. Un peu de bave sortait de sa bouche. J'ai eu l'impression qu'il allait lui cracher au visage. Je suis resté là je ne sais pas combien de temps. Elle sanglotait comme si

la terre disparaissait sous elle. Il fallait que je fasse quelque chose, j'en avais mal au ventre. J'ai empoigné mon bâton de base-ball, suis sorti dans la rue. J'ai trouvé la plus belle voiture et je l'ai cognée à m'en briser le dos. Des larmes me montaient aux yeux. J'ai cassé toutes les vitres, les phares avant, arrière. Je m'élançais de toutes mes forces sur la tôle, la tôle résistait. J'ai voulu grimper sur le toit pour sauter dessus, pour lui faire plein de bosses, pour passer mes jambes au travers, mais il y avait plein de vitre dessus, j'ai glissé et suis tombé dans la rue. J'avais mal à la hanche. Mes mains étaient pleines de sang, pleines de vitre, pleines de colère. Je n'avais plus de force, plus de force dans le corps, je m'en voulais, j'aurais tellement voulu continuer. L'huissier est sorti, il a crié : « Ma B.M. ! »

Par la porte vitrée de chez moi, je voyais ma mère, effondrée dans le couloir. Je ne suis pas allé la relever. La pluie tombait à verse, mais je m'en foutais, j'ai couru au parc me cacher en dessous des estrades.